Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)
Heft: 38

Rubrik: Lo vîlhio dèvesâ
Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Lausanne — 71me Année — N° 38 — Samedi 17 septembre 1932

CONTEUR VAUDOIS

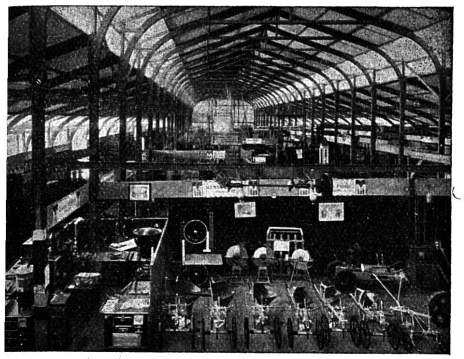
FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU

Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.



MARC-HENRI AU XIIIe COMPTOIR

PAR une après-midi de grand soleil, j'ai dirigé mes pas vers la place de Beaulieu. Tandis que la foule se pressait aux guichets, j'ai reconnu Marc-Henri et son ami François du Crêtet qui venaient de franchir les barrières.

Marc-Henri cheminait dans les allées sablées avec l'assurance d'un homme qui se sent partout chez lui. Les mains aux entournures de son gilet, il jetait un premier coup d'œil, un coup d'œil de maître avant d'organiser méthodiquement sa visite.

Derrière lui, humble, fluet et tout effacé, se tenait François du Crêtet. Il avait, pour la circonstance, arboré un chapeau melon datant de 1910. Comme tous ceux qui ont l'habitude du travail manuel, il ne savait que faire de ses mains inactives aussi, pour plus de simplicité, les avait-il résolument portées à son dos.

Dès qu'il m'aperçut, Marc-Henri fit un geste du bras droit qui ressemblait singulièrement au salut fasciste et qui n'eut pas l'heur de plaire à un brave agent de la « Sécuritas », lequel se figurait sans doute que notre syndic allait tout bonnement interrompre la circulation.

— Circulez, messieurs, circulez, criait-il à tue-tête.

Mais déjà nous étions près des massifs de fleurs. Marc-Henri les admira en parfait connaisseur tandis que François, faisant la moue, disait :

— Tout de même, c'est un peu monotone à la fin. Une seule espèce de fleur qui se répète deux ou trois cents fois. Ça devient, à la longue, fatigant à regarder. Parlez-moi de nos plates-bandes de village où il y a un peu de tout, des œillets, des marguerites, des pieds d'alouette et des gueules de loup.

— Et ce massif, le trouves-tu beau ? s'écria Marc-Henri d'un air goguenard, en lui montrant le jardin potager installé à une faible distance du jet d'eau et des fleurs multicolores, comme un parent pauvre qui se tient à l'écart et se fait tout petit pour ne pas être remarqué. Voilà une excellente idée. Je pense que le Département de l'Agriculture a tenu à rappeler aux visiteurs, et notamment aux citadins, que les fleurs, si belles soient-elles, n'ont pas de valeur nutritive. Il a tenu à mettre, en belle place, ce qui fait le fond de notre alimentation: pommes de terre, carottes, haricots, céleri, poireaux, choux, enfin quoi, tout ce que l'on apporte au marché le mercredi et le samedi. Respect ! Lors de la prochaine session du Grand Conseil, j'adresserai, au nom de la campagne, des félicitations au Conseil d'Etat.

Puis, ce fut la visite des stands.

Marc-Henri allait et venait dans la Halle des machines; il faisait fonctionner le monte-charge, démontait et remontait des échelles, maniait la pompe à purin, sasissait le volant d'un tracteur et faisait carillonner sonnailles et toupins. On se serait cru sur un champ de foire.

— Ça suffit à présent, fais attention, on nous regarde, lançait timidement François du Crêtet.

A quoi Marc-Henri répondait :

— Est-on là pour s'instruire, oui ou non ? Moi je veux tout contrôler. Quand j'achète un chapeau, je l'essaie d'abord. C'est la même chose pour toutes ces machines!

Ce jour-là, il y avait un concours de jeunes taureaux. Des groupes se formaient autour des bêtes de choix. Sans bruit, les membres du jury émettaient des appréciations que les exposants écoutaient d'une oreille distraite, cependant que Marc-Henri, campé au beau milieu de l'étable, portait des jugements définitifs qui semblaient rallier tous les suffrages. Et les taureaux défilaient, tous plus beaux les uns que les autres. Ils avaient un geste approbateur de la tête, comme s'ils comprenaient les propos flatteurs du syndic de Biollens. L'un d'eux, cependant, s'arrêta brusquement devant une petite jeune fille en robe rouge, baissa la tête et présenta la pointe de sa corne. La jeune fille poussa un cri d'effroi en se cachant derrière le large dos de Marc-Henri. Quand tout danger fut écarté, notre syndic fit demi-tour et dit:

— Rappelez-vous, mademoiselle, que le rouge est loin d'être une couleur vaudoise. La preuve, c'est que les taureaux ne l'aiment guère. Si vous vous étiez mise en blanc ou en vert, vous auriez pu promener cet animal, que vous jugez dangereux, par toute la ville sans le moindre risque. Seulement voilà, enfin...

— Au lieu de faire tant de ces discours, déclara François en lui coupant la parole, tu ferais mieux de nous conduire à la cantine!

— Tout dou..., tout dou..., tout doucement, mon ami, voyez-vous ça ! Tu as déjà soif ? On est déjà fatigué ! Rappelle-toi qu'on ne donne jamais le picotin d'avoine aux chevaux qui commencent par ruer dans les brancards. Quand tu auras parcouru tous les stands, on verra à t'offrir ta bouteille d'eau de Romanel... et puis quelque chose avec, peut-être!

Après la visite de Halle I, j'ai voulu entraîner mon ami au 2e étage pour voir l'exposition de gravures.

— Allez-y tout seul, m'a dit Marc-Henri, les gravures dessinées ne m'intéressent pas plus que les pointes sèches ; pour ce qui est des eaux-fortes, je vous dirai tout de suite que je leur préfère le vin de nos coteaux ; quant aux « bois » comme ils disent, eh! bien, nous y sommes suffisamment pendant l'hiver quand il faut scier des « billons » »

Fier de sa répartie, Marc-Henri me tourna le dos et s'en fut. J'ai pu visiter, tout à loisir,

le salon des gravures et d'autres stands puis, comme j'arrivai devant le pavillon de l'ameublement, je retrouvai mon Marc-Henri, ainsi que son inséparable François, au milieu d'un groupe de visiteurs. Tout en expliquant le mécanisme de deux lits jumeaux, nouveau style, qui pouvaient s'éloigner et se rapprocher à volonté, Marc-Henri ajoutait :

— Rien de plus commode, mon ami François! Quand tu rentres, un soir d'Abbaye un peu éméché, tu pèses sur ce bouton et les lits se séparent. Tu te couches sans bruit et le tour est joué. Par contre, à Noël, quand tu as acheté un beau « renard » à ta bourgeoise, les lits se rapprochent automatiquement, pas vrai ?

— Tais-toi, taquenet ! grogna François en s'éloignant.

A la « Cave Vaudoise » nous avons dégusté une bouteille de Dézaley puis, par la rue des Cantons, nous avons pénétré dans l'auberge genevoise, la pinte neuchâteloise et le «Grottino». La journée s'est terminée devant un « raclette valaisanne » arrosée des meilleurs crus du pays.

Jean des Sapins.

LÈ QUEGNU DAO DJONNO

VAITCE lo Djonno que no subllie. On l'oût du tot lliein que no brâme :

— I'arrevo tot astout. Preparâ tot et principalameint lè quegnu âi premiau !

Ah ! clliâo quegnu âi premiau de noûtron dzouveno teimps, l'iguie mè reimpllie lo mor rein que de lâi repeinsâ. Ora, on ein fâ oncora dâi quegnu. Mâ dâi tâtre quemet stausse dâi z'autro iâdzo sant pas fotu de lè fére ora, allâ pî !

L'è qu'assebin faillâi lè vère clliâo quegnu âi premiau dâo Djonno et quemet, no z'autro mousse, on sè relètsîve lè potte. Et quin get on pouâve âovrî de vère tota cllia fabrecachon : on falot de pousta âo bin de tenomobile n'ein a pas d'asse gros.

Faillâi dâi premiau po coumeincî ! On sè lo fasâi pas criâ doû iâdzo. Lo panâi ètâi pas à mâiti fro dâo pâilo derrâ qu'on ètâi dza aguelhî su lo premiaulâ. Et pu min d'ètsîle ! L'arâi ètâ

onna vergogne por no, dèvant lè fèmale que no reluquâvant, de sâillî onn' ètsîla dâo cholâ po lâi sè ganguelhî. Hardî ! on serrâve la fonda avoué lè doû bré, lè dzenâo et lè pî dètsau. Onna bussâïe ! onna lèvâïe de tiu ! et no vaitcé trâi pouce amon ! Quauque èdzevatâïe avoué la tîta, avoué lo mor, lè man, lè piaute et no revaitcé trâi pouce pe lliein de la terra. Ora, no sein à n'on pî ! à doû ! Et pu su la bessa de la fonda ! On ètâi dzoïâo. On sè crayâi bin mé que lo régent. Mîmameint lo menistre n'arâi pas pu pidâ avoué no !

L'ètâi adan lo grulâdzo. On lè senaillîve, lè brantse, qu'on oïâ tsesî lè premiau. Cein fasâi onna brison quemet se veingt baguiette fiésant ein on iâdzo sein dèbredâ su onna pî de tambou. Tot lâi passâve : mâo, vert âo berbou. Et lè fenne ramassâvant dein lè croûbelion.

Et quand on redecheindâ de l'âbro, on s'amusâve pas à guegnî sè dzènâo èmoralhî et sè tsausse dégourche. On cheintâ rein. On tracîve querî dâi z'étalle adrâi chètse po lè portâ dein lo for, tandu que la mére eimpatâve.

L'è qu'on n'allâve pas vè lo bolondzî. Clli dzo quie, tota la fornâ ètâi po lè quegnu et on fasâi âo for tsi sè, à l'ottô.

Quand la pâta ètâi féte, faillâi l'èpantsî su la folhie à quegnu et lâi apèdzî lè premiau.

L'è on ovrâdzo qu'on amâve bin fére. On tè partadzîve clliâo premiau ein duve mâitî : iena po lo quegnu, l'autra po la gâola... à avâi mau âo veintro po fini. Onna biocha de sucro perdessu, onna socllîâïe de catseniarda *(cassonade)* po la couleu, onna dzincllia de papetta bin èpaissa po apèdzî tot cein einseimbllio, et vaitcé noûtrè quegnu prêt à ître couet.

Et l'ètâi biau de lè vère quand on lè ressaillîve dâo for, clliâo quegnu. Blliu avoué dâo bregolâdzo quemet la roba à Dzozet de la Bibllia, mon Dieu que l'acheintant bon ! Meillâo, on pâo pas mé. On sè redzoîve de dênâ, de petit-goutâ et de soupâ po medzî de clli crâno quegnu.

Clli dzo quie, se on roûdeu passâve, l'ètâi la moûda de lâi baillî on mochî de quegnu, que sâi de la tâtra âi pronme âo bin de clliaque âi premiau. On dzo, la fenna âo syndico desâi dinse à Tatset, lo vîlhio guieux :

— Dâo quin vâo-to que tè baillîéyo, Tatset ? De clliaque âo premiau âo bin âi pronme ?

Et Tatset, lo roûdeu, l'avâi repondu :

— Su zu, lâi à on momeint, vè l'assesseusa. *M'ein a baillî dâi doû !*

Et Tatset l'avâi sè doû bocon, dèvant d'allâ vè lo bossî, lo régent, lo menistre et lo pètabosson.

Dite-mè vâi, ora, se lè quegnu dâo Djonno de vouâ vâliant clliâo dâi z'autro iâdzo ?

Marc à Louis.

HISTOIRES DE L'AUTRE RIVE

DEUX ouvriers sont en train de curer une petite mare, alimentée par le trop-plein d'une fontaine. Avec leurs outils à long manche, ils sortent une vase noirâtre, nauséabonde, contenant des plantes pourries, des grenouilles crevées, etc. L'un des ouvriers s'arrête, s'appuie sur le manche de son puisoir et dit :

— Dis voir, Jean-Claude ! Si on buvait de l'eau, nous autres, rien que de l'eau, on aurait le ventre plein de ces saletés, pas vrai ?

Jean-Claude hoche la tête, pour approuver, puis, se crachant dans les mains, les deux reprennent leur besogne répugnante, en attendant l'heure de commander leur demi-pot de «Crépy» comme d'habitude.

* * *

On est en période électorale. Deux paysans sont arrêtés devant une affiche prônant les mérites et recommandant le programme du candidat communiste.

Un passant leur demande :

— Voteriez-vous pour ce communiste ?

— Peut-être ben qu'oui, monsieur.

— Mais enfin, les autres candidats sont des hommes qui... des hommes que... Pourquoi voteriez-vous pour celui-là ?

— Celui-là ? Eh ben, au moins, il s'occuperait de not' commune, tandis que les autres...

* * *

Le village de N. avait depuis de longues années un curé qui, s'il ne suivait pas toujours de très près les préceptes de l'Evangile, était néanmoins un très brave homme, s'occupant des humbles et faisant du bien sans trop s'en vanter. Ses paroissiens l'aimaient bien. C'était au surplus un beau curé, grand, bien bâti, buvant son verre, même deux et ne dédaignant pas une partie de boules, un soir sur semaine.

Un jour, il revenait d'une visite faite à son collègue d'un village voisin et qui — on le savait — était assez gravement malade. Comme on lui en demandait des nouvelles, il répondit, avec un haussement d'épaules significatif :

— Heu ! Il ne va guère, le pôvre ! Entre nous, il ne tient plus son litre !

Histoires bernoiss.

On en raconte de bien bonnes sur l'avarice des Ecossais, de même que sur certaines dispositions des Thurgoviens. Depuis quelque temps, il semblerait que c'est le tour de nos braves Bernois d'être les victimes de ces plaisanteries qui ont, paraît-il, leur origine en « Chine ». « Les Bernois seraient *lents de nature* », tendent à faire croire ces innocentes « blagues », dont voici deux échantillons :

A la suite d'un pari, un Zurichois et un Bernois vont à la chasse aux escargots. Ils conviennent de se retrouver dans une heure, pour vérifier l'importance de leurs captures. Le Zurichois montre fièrement soixante-dix porteurs de cornes. Le Bernois, un peu honteux, avoue n'en avoir que six, mais il ajoute : « J'en avais sept, mais le septième s'est sauvé pendant que je les comptais. »

Il avait sans doute perdu patience !

Un bon conseil. — ce n'est pas du vin que tu devrais boire, c'est du lait.

— J' sais bien, mais j'attends que les vaches mangent du raisin !

Chômeur. — Vous cherchez du travail ?

— Ah ! non, j'ai déjà assez de soucis comme cela !

LONGÉVITÉ

UN cas de longévité plus extraordinaire que tous ceux que l'on a connus jusqu'ici a été remarqué dernièrement dans un petit hameau des environs de Winnipeg au Canada.

Un nommé John Oscard, d'origine écossaise, mais dont la famille s'est établie là depuis près de deux siècles, a actuellement 101 ans. Il lit sans lunettes, marche sans bâton, se tient droit comme un I et paraît tout au plus 60 ans. Une luxuriante chevelure ombrage son front.

Des journalistes sont allés le questionner. Ils ont été surpris que le père de John Oscard avait vécu lui-même sans aucune infirmité jusqu'à 103 ans et qu'il est mort d'un accident en tombant d'une échelle. La veille de sa mort, il avait fait une promenade à pied de 7 kilomètres. Le frère de John, Guy, a actuellement 98 ans et il se porte comme un charme. La femme de John a 96 ans ; elle vaque encore elle-même aux soins de son ménage. Elle a eu trois enfants qui sont tous là, disposés à continuer la tradition de longévité qui est en honneur dans la famille. Elle n'a jamais eu de domestiques.

On a demandé à John Oscard à quoi il attribuait son extraordinaire performance. Spécifions que ce sympathique centenaire est cultivé, qu'il a puisé dans les livres autant de sagesse que de bon sens et de raisonnement. Il a répondu sans hésitation : « A la méthode et aux sports. A la méthode, parce que j'ai toujours vécu de mon travail et que je n'ai jamais travaillé plus qu'il ne le fallait pour gagner strictement ce qui était nécessaire à notre subsistance. Je ne crains pas la pauvreté, notre petit domaine nous nourrit ; mais j'ai travaillé chaque jour sans me surmener.

— Quel sport avez-vous pratiqué ?

— Le jardinage. J'ai bêché mon jardin, arrosé mes plates-bandes, taillé mes arbres, récolté mes fruits. Je n'ai jamais acheté un sou de légumes J'ai cueilli de l'herbe pour mes lapins, récolté du blé pour mes poules, du foin pour ma vache J'ai vécu de laitage, d'œufs, de volailles, de lapins. Le boucher ne m'a jamais vendu un gramme de viande. Je lui échangeais de temps en temps une volaille contre un pot-au-feu. Je bois et mange de tout sans excès. Je puis dire que j'ai été très heureux, que mon bonheur a été complet et sans tare parce que je n'ai pas eu à payer, ni pour moi ni pour mes enfants, une seule consultation de médecin. J'ai toujours été content de mon sort, donc de bonne humeur. Je n'ai jamais proféré un juron ni trouvé l'occasion de me mettre en colère. Je vais une fois l'an à Winnipeg, pour y faire l'acquisition de vêtements. Je pars le matin, je reviens le soir et je me repose le lendemain, parce que le bruit et l'agitation de la ville me fatiguent beaucoup. Ma méthode doit être bonne, puisqu'elle a été celle de mon père, qu'elle est celle de mes enfants et aussi de ma femme, dont les parents, pourtant, sont morts jeunes.

CHALEUR !

Une chaleur chez nous venue
Met le feu dans notre cité,
Et la séance continue
Avec une âpre cruauté.

Et nous envions — à voix basse —
Sous ce temps, stupidement chaud,
L'heureux bandit qui se prélasse
A l'ombre fraîche du cachot.

Mouchoir en main, parents et gosses,
Marchant avec accablement,
Ont tous, sous les rayons atroces,
L'air de suivre un enterrement !

Chacun, s'épongeant le visage,
Maudit le soleil et le temps,
Et, voyant le ciel sans nuage,
Regrette les neiges d'antan.

Chacun se lamente et transpire,
Maudissant l'azur inhumain,
Car même le plus dure à cuire,
A comme un poêle dans la main.

A boire frais on se démène
(Ah ! les verres que l'on vida !)
Chaque maison, cette semaine,
Est comme un foyer du Soda.

Mais, chauffant l'atmosphère,
Phœbus, qui connaît ses auteurs,
« Verse des torrents de lumière
» Sur ses obscurs blasphémateurs ! »

P. M.

Communiqué.

Ainsi qu'on l'a annoncé il y a quelques jours, le Conseil fédéral a décidé d'émettre pour le compte des Chemins de fer fédéraux un emprunt 3 ½ % de fr. 125.000.000.— de capital nominal destiné à la consolidation des dettes flottantes des Chemins de fer fédéraux et pour faire face à leurs besoins courants. De cet emprunt, le Département fédéral des Finances et des Douanes s'est réservé une somme de fr. 25.000.000.— pour la Confédération. Le solde de fr. 100.000.000.— est offert en souscription publique du 14 au 21 septembre au cours de 97 % plus timbre fédéral.

En raison de la grande abondance d'argent qui continue à régner sur le marché monétaire, ce nouvel emprunt ne manquera pas d'avoir un beau succès.

VIENT DE PARAITRE

l'Almanach du Conteur Vaudois

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Prix : 60 centimes